

09/10/2006

Profession mécontent

Les mécontents pensent ou prétendent représenter la majorité, ce qui découle d'un élan de compassion atavique «pour le bien du grand nombre». Ces prêcheurs prosélytes qui sont convaincus de penser pour les autres et, au fond de leur fauteuil changé tous les cinq ans, se désolent des malheurs «terribles» qui frappent la planète sont les dangereux subversifs de la personnalité humaine. Que visent-ils d'autre que l'alignement à un cordeau tendu entre les deux piquets de la bonne conduite «et il ne t'arrivera rien». Sauf la mort. Mais celle-ci a été instaurée comme un tabou absolu et nous avons proprement appris à éviter cette question sale et dérangeante dans les conversations «bien comme il faut», même et peut-être surtout avec nous-mêmes.

Le mécontent dénonce. Qui est ce mécontent?

On peut le chercher parmi les aigris de la vie, parmi ceux qui se haïssent en attendant la rédemption divine, ou qui nient les pulsions de leur corps par convenance sociale ou par crainte du commerce avec eux-mêmes. Il y a bien sûr les emmerdeurs nés, et les délateurs par nature, ceux-là que les pouvoirs de droite professionnalisent par manque d'argumentation pertinente et par lâcheté. Ce que nous pourrions appeler la régression infantile de la démocratie.

Quelles sont les motivations des représentants de l'autorité? Appliquer la loi sans prendre en compte les conditions de l'infraction ou du comportement répréhensible est un refuge facile et confortable. En effet, il n'y a rien à ajouter. Si ce n'est que cette attitude fait parenté avec le syndrome de Nuremberg. Appliquer la loi c'est faire preuve d'une foi aveugle, motivée par le contentement jamais satisfait de plaire au supérieur hiérarchique, à son conseil d'administration. De s'affranchir aussi d'une recherche d'arguments convaincants. On aboutit là à une hystérie du respect de la loi évoquée comme principe supérieur, voire divin. La motivation aussi de chercher à plaire au public par le seul fait de quelques dénonciateurs qui montent au créneau.

Il y a donc équivalence entre la prétention du mécontent à représenter une majorité et celle de l'applicateur de la règle d'agir pour une majorité qui est en fait inexistante, car fondée sur l'a priori invalide que la majorité est mécontente sans l'exprimer. Majorité? Mot-objet fourre-tout dont il s'agirait d'abord de démontrer la géométrie et le mécontentement. Le citoyen qui fait obstacle à un cycliste sur un chemin piéton sera le seul entendu par l'autorité, alors que le cycliste aura croisé de nombreux piétons, échangé des sourires, des civilités et des bonjours. De quelle majorité parle-t-on? Le dénonciateur, le délateur, le mécontent invoquent le grand nombre parce que le chiffre est une référence facile et qu'il met à l'abri de l'affrontement direct avec l'autre.

Ce qui unit finalement les mécontents et les individus qui répondent à leurs demandes, c'est le refus de la réflexion, le refus de la confrontation, le sentiment d'abîme face à l'incapacité de répondre par l'ouverture et l'écoute de l'autre, la crainte de l'inconfort, la fuite dans une retraite immédiate, la recherche d'une solution qui n'a de solidité que la caverne de béton des lois appliquées aveuglément.

Trop souvent, le bon sens semble faire défaut parce que manque l'habitude d'élaborer des arguments pertinents. Trop souvent on comble une lacune rhétorique ou réflexive par un recours habile et rapide, sans vérification des sources, aux chiffres livrés par une statistique hâtive ou quelque sondage approximatif. Ceci parce qu'on ne laisse pas et qu'on ne se laisse pas le temps de parole, parce que l'hésitation a été éradiquée du débat public aussi bien que le silence, cette horreur du vide, en a été banni. Parce que règne là aussi en maître la toute puissance de la vitesse au détriment de l'urgence, de l'efficacité au détriment de la pertinence, et de la performance au détriment de la qualité de vie. Du coup, le fond est étroitement lié à la brillance de la forme. Le fond du sujet est à ce point inféodé à la forme qu'il disparaît au profit d'un "bon moment passé" plutôt que d'avoir avancé dans l'approfondissement. Nous vivons dans le règne du bavardage et de la loi, qui répond à l'autre en l'évitant. Car on s'arrête encore et toujours à l'apparence plutôt qu'au contenu. Voilà bien un atavisme judéo-chrétien qu'il serait bon d'expurger en donnant la parole à l'hésitation, au bredouillement, au silence suspendu entre deux pensées. L'autre est perçu à travers un tel réseau de paraître que son être n'est plus accessible. Quelles richesses nous échappent là!

Laurent Guenat